

Genèse de l'épigraphie médiévale

**Béatrice Fraenkel et Estelle Ingrand-Varenne
s'entretiennent avec Robert Favreau**

Archiviste-paléographe, Robert Favreau fut professeur d'histoire du Moyen Âge à l'Université de Poitiers et directeur du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESM) de 1981 à 1993. Après une première carrière d'archiviste, il est sollicité en 1968 par le directeur du CESC de l'époque, Edmond-René Labande, pour créer un enseignement d'épigraphie médiévale en France. Depuis plus de cinquante ans, il ne cesse d'explorer les inscriptions, de l'époque carolingienne jusqu'au XV^e siècle, sous toutes leurs facettes¹. Son travail est marqué par la volonté de mettre les sources épigraphiques à disposition des historiens et plus largement de la communauté scientifique, notamment en créant des outils documentaires tel que le *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, qui publie les inscriptions du VIII^e au XIII^e siècle par département², un manuel³, mais aussi des répertoires à l'échelle de l'Occident pour les citations et les personnages bibliques, les

¹ Une collection HAL rassemblant l'ensemble des articles de Robert Favreau sur l'épigraphie lui a été dédiée.

² L'ensemble de la collection du *Corpus des inscriptions de la France médiévale* est accessible en ligne sur Persée : <<https://www.persee.fr/collection/cifm>>, et en partie sur TITULUS : <<https://titulus.huma-num.fr/>>.

³ Robert Favreau, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, Brepols, coll. « L'Atelier du médiéviste » 5, 1998.

références liturgiques, les formules contenues dans les textes épigraphiques ou encore les inscriptions poétiques⁴.

B. F.

Vous avez consacré la majeure partie de votre vie à l'épigraphie. Est-ce que l'épigraphie vous était déjà connue au début de votre carrière ? Où en était l'épigraphie médiévale à cette époque ?

R. F.

Non, cela n'était pas connu du tout. À la fin des années soixante, on connaissait des relevés d'inscriptions médiévales, sans avoir d'études pour traiter ces textes en tant que source pour le médiéviste. J'ai regardé les cours qu'on avait à l'École des chartes, en paléographie, on nous avait cité le corpus des inscriptions de l'Antiquité, point. Autrement, on ne m'avait jamais parlé de l'épigraphie. À l'époque, on n'en parlait pas. Les gens s'intéressaient à l'épigraphie parce qu'il y avait des textes qu'on pouvait à peu près dater, et décrire par la forme des lettres, c'était un apport pour l'historien de l'art.

B. F.

C'était vraiment une science auxiliaire.

R. F.

Oui, et maintenant, c'est vraiment une science.

⁴ Cet entretien a été réalisé au CESC de Poitiers le 11 mars 2025.

B. F.

C'est un des grands changements. Est-ce qu'à l'époque l'épigraphie était moins pratiquée que la paléographie ?

R. F.

On pratiquait beaucoup la paléographie à l'École des chartes, je n'ai donc pas eu de peine à lire les inscriptions. Il y avait une étude en 1929 sur l'écriture des inscriptions, surtout basée sur la France du Sud⁵. Mais il n'y avait rien d'autre à l'époque. Seuls les Allemands avaient commencé à travailler sur les inscriptions allemandes du Moyen Âge, mais leur programme était avant tout un relevé allant jusqu'au XVI^e-XVII^e siècle. Ils étaient au dixième volume, maintenant ils sont au volume 116. En même temps qu'à Poitiers, dans les années 1970, d'autres corpus d'inscriptions médiévales ont commencé : en Suisse, en Pologne, en Terre sainte. C'est vraiment à ce moment-là que tout a démarré, mais il n'y avait pas alors d'étude sur la façon de traiter cette source documentaire.

B. F.

Comment la discipline s'est-elle organisée en France ?

⁵ Paul Deschamps, *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires : de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle*, Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1929.

R. F.

La France a un statut particulier parce que c'est un pays qui est centralisé depuis le XIII^e siècle, nous sommes donc habitués depuis longtemps à ce que les décisions soient prises dans un même lieu pour l'ensemble du pays. On a créé l'épigraphie médiévale au CESC⁶ à Poitiers avec pour vocation de couvrir toute la France. En Allemagne, le travail se fait par région ou Académie, avec deux, trois, voire quatre personnes pour chaque Académie. L'Espagne s'y est mise un peu après la France avec Vicente García Lobo, à León, mais travaille par région. C'est dire qu'ils ne sont pas habitués à traiter la source épigraphique sur un plan général. Nous avons l'avantage en France de travailler sur l'ensemble du territoire national, d'avoir une vue d'ensemble et de pouvoir faire des recoupements. Au CESC, on a rassemblé toute une bibliothèque d'épigraphie qui n'existait pas avant. Je pense que l'épigraphie a quand même sa place maintenant parmi les sciences. Je dois dire qu'elle m'a énormément apporté. Je continue à travailler sur les archives pour des travaux d'histoire, mais ça, c'est autre chose. Par l'épigraphie, j'ai vraiment beaucoup appris sur l'utilisation de ces textes comme source pour l'historien. Dès la fin de la première année d'enseignement, j'ai écrit un article sur l'épigraphie médiévale⁷. En le regardant rétrospectivement, c'était un peu osé. Mais ce qui m'avait vraiment frappé, c'était la définition de l'épigraphie à l'époque : c'était « ce qui était écrit sur un support durable, sur la pierre ».

⁶ Sur la création du CESC en 1953 et ses enjeux, voir Georges Pon, Marie-Hélène Debiès et Bénédicte Fillion (dir.), *Le Centre d'Études supérieures de Civilisation médiévale. À l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation*, Turnhout, Brepols, 2003.

⁷ R. Favreau, « L'épigraphie médiévale », *Cahiers de Civilisation médiévale*, 1969, n° 12-4, p. 393-398.

Pour l'Antiquité, oui, mais ce n'est guère le cas pour la peinture murale, les vitraux, les objets d'orfèvrerie, les émaux, les mosaïques, autrement les supports que l'on peut trouver au Moyen Âge. Je me suis dit tout de suite : non, on écrit d'abord pour dire quelque chose, parfois simplement pour identifier, mais aussi pour dire quelque chose de précis sur la pensée du programme d'histoire de l'art par exemple. À l'origine, les photographies d'histoire de l'art ne prenaient souvent que l'iconographie, même lorsqu'elle était accompagnée d'un texte, et au tout début les épigraphistes ont fait la même chose. Il est arrivé de photographier l'inscription sans l'iconographie qu'elle accompagnait, mais nous avons très vite corrigé pour prendre en compte image et texte.

E. I. V.

On peut préciser que l'épigraphie médiévale française est née de l'étude de l'art roman, de la constatation, à la photothèque du CESCUM – qui à l'époque réunissait un grand nombre de photographies d'art roman, de monuments ou d'objets accompagnés d'inscriptions – de l'absence d'ouvrage pour guider l'exploitation de ces inscriptions. Par rapport à l'histoire de l'épigraphie pour d'autres périodes, née d'autres disciplines telles que la linguistique, la paléographie, il y a eu un point d'entrée différent dans l'épigraphie à Poitiers, via l'histoire de l'art.

R. F.

Oui. Dans mon premier article, j'ai donc proposé de définir l'inscription comme un message qui est fait pour durer, ce qui fait qu'on choisit pour support généralement une matière dure, et cela doit nous apprendre quelque

chose⁸. Il faut en tous les cas étudier tout l'Occident médiéval, pas seulement sa région, sa ville, Heidelberg, Mayence, Halberstadt ou León. Tout de suite, j'ai travaillé sur l'ensemble des inscriptions d'Occident. Je pense que c'est très important.

B. F.

À quoi est liée cette idée de dépasser les frontières et de penser à l'échelle de l'Occident ?

R. F.

Parce qu'au Moyen Âge, c'est la même culture. Liée à une même langue, le latin, et à une même religion, le christianisme. La culture médiévale, la civilisation médiévale ne s'arrête pas aux frontières matérielles, les textes circulent. Ce sont souvent les clercs qui sont auteurs des inscriptions, des gens cultivés.

B. F.

Cela ne passe donc pas par la sphère politique ?

⁸ Comme l'explique R. Favreau dans cet article, il n'est pas satisfaisant de définir une science historique à partir simplement d'une notion de support matériel. On peut donc proposer une nouvelle définition, mettant en avant le message et sa fonction : l'épigraphie est la science de ce qui est écrit, en général sur une matière résistante, en vue d'une publicité universelle et durable, R. Favreau, « L'épigraphie médiévale », *Cahiers de Civilisation médiévale*, *ibid.*

R. F.

Parfois. Il y a de très beaux exemples de charte d'affranchissement, des privilèges pour une société, ou bien une charte de péage, qui sont faits pour être connus de tout le monde, donc ils sont sur pierre et ont été conservés aujourd'hui. J'avoue que c'est très saisissant, quand on fait le chemin pour recueillir les inscriptions, comme je l'ai fait pendant vingt-cinq ans, sur la route, arriver dans une église en pleine campagne, trouver à la meilleure place un texte d'affranchissement qui était là et qui a été déplacé à la mairie, c'est le document le plus précieux de la ville. C'est le cas par exemple dans la Drôme, à Crest⁹ ; il y en avait deux ou trois autres dans la région (fig. 1). C'est émouvant.

⁹ R. Favreau, Jean Michaud et Bernadette Mora, *Corpus des inscriptions de la France médiévale. 16*, Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes, Ardèche, Drôme, Paris, CNRS éditions, 1992, Drôme 5, p. 108-109.

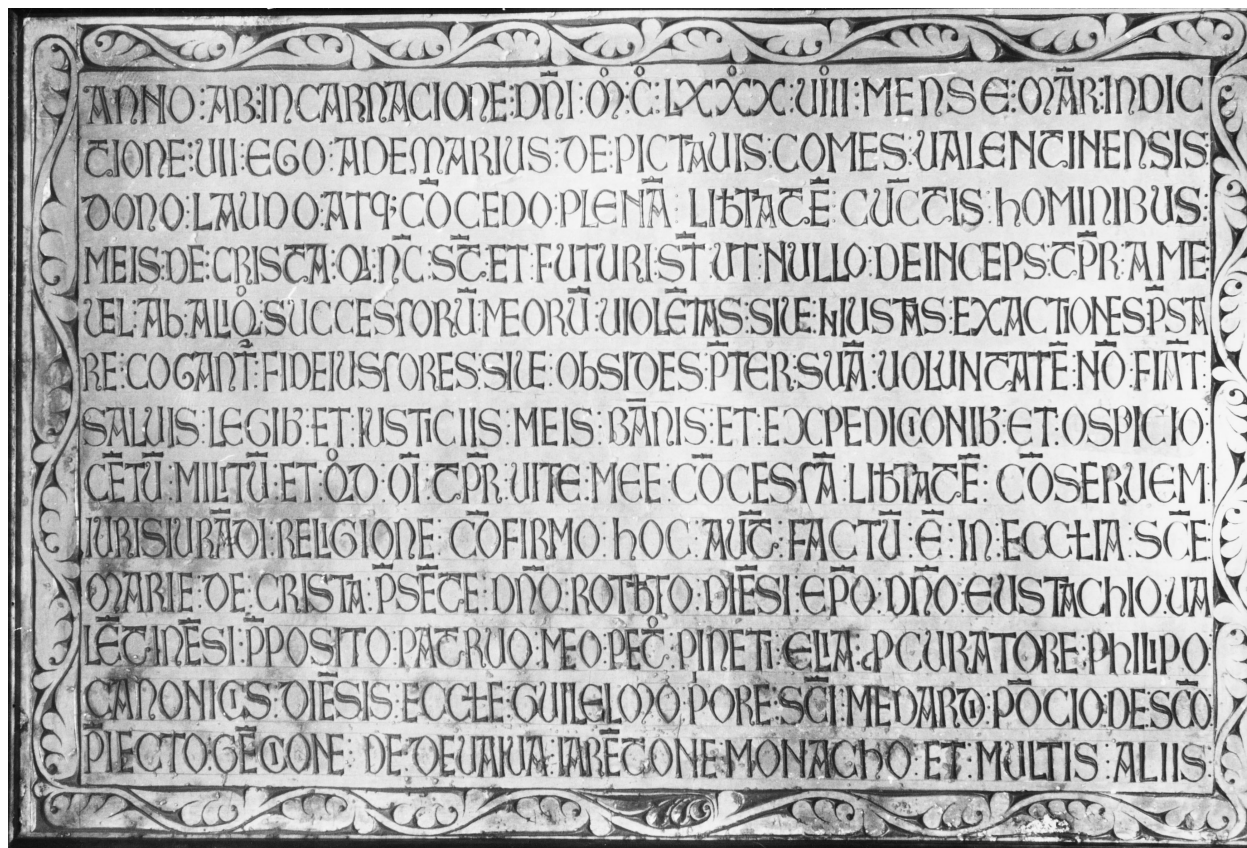


Fig. 1: Inscription sur pierre rappelant l'affranchissement des habitants de Crest, 1189, gravure, 89 × 60 cm, conservée à la mairie de Crest (Drôme)
© Jean Michaud/CIFM.

B. F.

Vous partiez donc en mission épigraphique sur le terrain ?

R. F.

Oui. Après la création du poste pour l'enseignement de l'épigraphie, il y a eu une personne en charge du corpus des inscriptions, Jean Michaud. Il était

licencié d'espagnol et bon latiniste ; je l'ai aidé à apprendre la paléographie. C'est avec lui que le fichier général a été fait et qu'on a commencé à faire les visites sur le terrain pour éditer tous les documents qui avaient été publiés dans des revues, dans des ouvrages particuliers sur les inscriptions médiévales. À la différence des Allemands qui avaient un photographe, qui avaient du monde et aussi de l'argent pour publier, ici au tout début les premiers volumes ont été tapés à la machine à écrire. Les trois premiers volumes sont une publication tout à fait sommaire du Centre d'études médiévales. Puis c'est le CNRS qui a permis de publier la suite sous forme de livre.

B. F.

Quand vous partiez en mission avec Jean Michaud, aviez-vous une méthode de relevé préétablie ? Faisiez-vous des fiches ?

R. F.

On réunissait d'abord toute la documentation qui existait sur l'inscription, et sur place on en faisait la lecture, on prenait des photos, on prenait les dimensions, on notait la localisation précise. Au début, je faisais des fiches ; après j'ai fait un cahier. C'est Marie-Madeleine Gauthier qui travaillait sur les émaux à l'époque qui m'a dit : « mais vous devriez prendre un cahier, ce serait plus facile à manipuler et pour s'y retrouver¹⁰. » Je faisais les cours comme tout enseignant jusqu'à la pause de mai, je parlais durant les quinze jours entre la fin des enseignements et le début des oraux. Je prenais la voiture pour un voyage de deux semaines ; on pouvait aller loin ; on travaillait dur avec Jean

¹⁰ Voir l'article d'Estelle Ingrand-Varenne et Maria Aimé Villano sur ces carnets de terrain.

Michaud. J'ai fait quarante mille kilomètres, en partant de Poitiers, en couvrant tout le Sud jusqu'à l'Yonne. La méthode est venue au fur et à mesure. Évidemment, avant chaque mission, il y avait tout un travail de préparation, de contact sur le terrain avec les gens qui étaient prévus et qu'on devait rencontrer, les spécialistes du domaine ou dans les musées.

B. F.

Il y avait donc déjà une sorte de communauté d'épigraphistes, que vous contactiez avant ?

R. F.

Oui, on les contactait avant, également pour avoir les ouvertures des églises : c'est à cette époque que toutes les églises ont été fermées. Dès le départ, j'avais prévu une présentation simple du corpus : un schéma d'étude des inscriptions en tête de chaque volume explique la construction de la notice. J'ai évité le système allemand, qui est très lourd parce qu'il accumule des rubriques et parce qu'on ne peut pas l'appliquer avec une seule personne à temps complet ; et moi, je faisais ça en plus. Si on voulait avancer, il fallait être raisonnable et ne pas chercher plus. « Une règle du grand art des corpus, c'est qu'il ne faut pas y prétendre à la perfection » (Ernest Renan). On a publié vingt-deux volumes en vingt-cinq ans. Évidemment, maintenant, la publication a conduit à de nouvelles recherches dans les régions où nous avons publié les inscriptions relevées par notre équipe, et nous avons recueilli ainsi bien des textes à publier en supplément.

B. F.

Vous étiez donc plutôt sur une description matérielle ?

R. F.

Oui, et sur la localisation aussi à l'intérieur du bâtiment. Il n'y avait pas de plan préexistant. On savait juste dans telle église, telle l'inscription, et sur place on se rendait compte après que l'inscription avait été déplacée dans un musée. C'est pourquoi, ensuite, on a commencé par les musées.

B. F.

Après avoir accumulé ces relevés, ces informations, ces photos, que faites-vous au retour ?

R. F.

Quand on revient, on met tout ça par écrit et pour la publication on fera une recherche la plus complète la plus complète possible sur ce qu'elle apporte à l'histoire de l'édifice, du décor, de la langue, de la théologie, etc.

B. F.

Dans votre enseignement, est-ce que vous transmettiez aux étudiants les résultats de vos missions ?

R. F.

Je donnais aux étudiants mon expérience que j'accumulais au fur et à mesure. Un jour cela pouvait être les inscriptions de Toulouse, un autre jour les

inscriptions en Espagne. Un jour, cela pouvait être la liturgie, un autre jour les prophètes ou la Bible. Le premier jour de ma retraite, j'ai commencé à écrire un manuel d'épigraphie qui m'avait été demandé.

B. F.

Le manuel d'épigraphie que vous avez fait, par rapport à d'autres sciences auxiliaires, est quand même très récent. Par exemple la diplomatique qui a un manuel depuis bien longtemps ou encore la paléographie. Pourquoi ?

R. F.

Parce que l'épigraphie médiévale en tant que discipline n'existait pas. Il y avait des publications d'inscriptions, mais c'est tout. On avait seulement publié les inscriptions du Limousin, les inscriptions du Poitou. L'important, c'est la richesse de l'expérience. Avec trente ans de travaux sur l'épigraphie, de cours, d'articles, de congrès avec les médiévistes allemands et autrichiens, on avait à Poitiers une vue d'ensemble des inscriptions de la France, mais un peu aussi des inscriptions des autres pays.

E. I.-V.

La situation de Poitiers est très originale par rapport aux autres groupes d'épigraphie en Europe : vous avez construit des outils documentaires qui n'existent nulle part ailleurs, à l'échelle de l'Occident, notamment des répertoires de formules, des expressions qui se retrouvent régulièrement dans les inscriptions d'Occident. Ici, à Poitiers, tout s'est développé en même temps : l'enseignement, l'édition, la recherche en épigraphie, qui se nourrissent

mutuellement. Ce qui a donné une vision globale du monde médiéval, une vision transversale.

R. F.

Pourtant il y a des choses qui manquent, il faut continuer à travailler. Certaines inscriptions restent mystérieuses pendant des années, tant qu'on n'a pas la solution. J'ai par exemple beaucoup travaillé sur une inscription dont j'avais trouvé un dessin dès la première année de mon enseignement : un calice et une patène¹¹ qui se trouvent au musée du Louvre (fig. 2). L'inscription était incompréhensible, alors qu'elle était parfaitement lisible. On ne comprenait pas le sens, car le graveur s'était trompé et on n'arrivait pas à corriger les fautes du graveur¹². Il s'agissait d'une inscription sur l'eucharistie, simple pain matériel devenu, par la volonté du Christ lors de la dernière Cène avec les apôtres, véritablement la chair du Seigneur. L'inscription disait : « celui qui le nie est coupable » (*qui negat hoc reus est*) ; le graveur avait écrit : *et regat hoc reus*. À chaque fois qu'un volume d'épigraphie est publié par les collègues en Europe, je le dépouillais avec beaucoup d'attention. J'avais repéré une formule similaire à celle du Louvre sur un objet d'art en Allemagne, la patène de la cathédrale de Fritzlar au XIII^e siècle, et là cela m'a mis sur le chemin et, de recherche en recherche, j'ai trouvé le sens. Au départ de cette

¹¹ Le calice et la patène sont respectivement une coupe sur pied et une petite assiette utilisées dans le culte chrétien (catholique) pendant la messe. Le prêtre verse dans le calice le vin et l'eau, prononce des paroles rituelles selon lesquelles le liquide devient le sang du Christ ; il pose sur la patène l'hostie, morceau de pain sans levain circulaire et prononce des paroles rituelles selon lesquelles l'hostie devient le corps du Christ.

¹² R. Favreau, « Les inscriptions du calice et de la patène de l'abbé Pélage au Louvre », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1993, n° 137-1, p. 31-48.

recherche, j'avais vu le dessin dans un des premiers ouvrages que j'avais consultés, un livre sur l'orfèvrerie, donc j'avais ce dessin-là – c'était le début des photocopies – que j'ai gardé ; je l'ai mis dans un tiroir. Il y a toujours des choses qui traînent ; il y en a une je n'ai pas encore réussi à trouver.



*Fig. 2 : Patène de l'abbé Pélage, première moitié XII^e siècle, dorure, 13,3 cm de diamètre, argent doré, conservée au musée du Louvre (Paris), sous le numéro d'inventaire OA 3201 B
© Grand Palais / Rmn – Louvre, Stéphane Maréchalle, 2021.*

B. F.

Ce sont donc des moments où vous regardez quelque chose qui vous intéresse, qui vous intrigue, est-ce que c'est un peu le flair aussi ? Vous les mettez dans un tiroir, comme vous dites, et un moment donné, il y a une association qui se fait, vous la ressortez.

R. F.

Oui, cette première piste-là d'un chercheur allemand m'a mis sur le terrain. Et après, il y a eu la patène et le calice. Autour du pied du calice, il y avait le nom de celui qui avait fait faire le calice et la patène, l'abbé Pélage. Le Louvre, qui les avait acquis en 1886, ne s'était pas posé de questions et les plaçait dans les Flandres à la fin du XII^e siècle. Or, « Pélage », ce n'est pas un nom courant, il ne se trouve au XI^e-XII^e siècle que dans l'Espagne du nord-ouest. J'ai pris tous les textes du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, le travail des Bénédictins. Tous les noms sont relevés siècle par siècle. J'ai passé en revue les tables onomastiques. Je n'ai pas trouvé un seul Pélage. Je suis allé à la bibliothèque ici, on a plus de 500 cartulaires, dont les cartulaires espagnols et quand je suis arrivé au cartulaire d'Oviedo, j'ai trouvé un grand nombre de Pélage, et aussi en Catalogne. Sur cette même patène, il y avait aussi un tout petit détail très intrigant qui allait dans le même sens : un T dans un des mots avait une forme très particulière qui ne se trouve que dans l'écriture wisigothique d'Espagne, écriture qui disparaît au début du XII^e siècle.

B. F.

C'est un minuscule détail !

R. F.

Oui, c'est le travail de l'épigraphie, avec la nécessité de prendre en compte l'ensemble de la chrétienté et pas seulement notre périmètre. Il faut aussi chercher à comprendre ce qu'un auteur a voulu dire. Si on ne s'intéresse aux inscriptions, seulement en se disant, l'écriture est du XI^e-XII^e siècles, donc le bâtiment est du XII^e siècle, on applique des idées préconçues et on passe à côté du message. Par exemple, au baptistère Saint-Jean à Poitiers, il y a des inscriptions latines au XII^e siècle et il y a une inscription qui était connue de tout le monde, mais qui restait problématique. On cherchait du latin, quelque chose comme une « urne ». Moi je suis arrivé là la première année où je faisais de l'épigraphie et j'ai lu tout simplement « cil cria merci e turna » (il demanda grâce et s'enfuit)¹³. C'était de l'ancien français et non du latin. J'ai demandé à un linguiste si ça fonctionnait bien en français médiéval. Il m'a dit : « mais oui, bien sûr ». Il fallait sortir du latin (fig. 3).

¹³ R. Favreau, *Les Inscriptions de Poitiers, fin VIII^e-début XVI^e siècle : une source pour l'histoire de la ville et de ses monuments*, Paris, CNRS éditions, 2017, n° 36, p. 63-64.



Fig. 3 : Inscription peinte, écrite en français, commentant une scène, XI^e siècle, peinture, baptistère Saint-Jean de Poitiers, mur sud de la salle centrale © Photothèque du CESC.

E. I.-V.

Il s'agit même de la plus ancienne inscription¹⁴ écrite en français !

B. F.

La discipline a donc beaucoup évolué ; elle s'est professionnalisée petit à petit. Avez-vous l'impression qu'elle occupe aujourd'hui une place plus importante ?

R. F.

Après cinquante ans de recherche et de nombreux travaux qui se sont additionnés, on considère maintenant que c'est une discipline qu'il faut prendre en compte. C'est une science particulière, c'est certain. Il y a eu de nombreux travaux sur la sigillographie, la numismatique faits par des spécialistes ; l'épigraphie apporte aussi beaucoup car elle donne souvent le sens que l'auteur du programme a voulu. Elle apporte un éclairage absolument nouveau, notamment à la connaissance de l'histoire de l'art. Par exemple sur le tympan de San Miguel d'Estella en Navarre, le Christ est représenté dans une mandorle¹⁵ avec une inscription, que j'ai retrouvée en consultant les poèmes de Baudri de Bourgueil (fin XI^e-début XII^e siècle) qui a écrit de nombreux poèmes et d'autres œuvres¹⁶.

¹⁴ L'inscription en français date du début du XII^e siècle.

¹⁵ Gloire en forme d'amande qui entoure le Christ.

¹⁶ R. Favreau, « L'inscription du tympan nord de San Miguel d'Estella », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1975, n° 133 (2), p. 237-246.

B. F.

C'est donc comme complément et comme clé, j'imagine, qu'elle est entrée ici.

R. F.

Oui, c'est une clé de compréhension. Cela ne supprime pas l'importance de l'image mais ça lui donne souvent un sens plus fort. Ici, elle dit du Christ :
« cette présente image que tu vois n'est ni Dieu, ni un homme, mais il est Dieu et homme celui que figure cette image sacrée. » (fig. 4).



Fig. 4 : Inscription sur le tympan du portail nord de l'église San Miguel d'Estella entourant le Christ, XVII^e siècle, gravure, Navarre (Espagne) © Jean Michaud.

B. F.

Cela demande aussi une connaissance très approfondie du christianisme.

R. F.

Oui. Dans la représentation du Christ en Orient, par exemple, il y a toujours un nimbe et dans ce nimbe il y a trois lettres grecques qui signifient « je suis » et qui est une citation du Christ issue de l'Évangile, qui renvoie aussi à l'Ancien Testament. Quand on voit cela, on n'imagine pas la profondeur du sens biblique. Il y a aussi l'alpha et l'oméga, plus connus, première et dernière lettre de l'alphabet grec (« je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin » dit l'Apocalypse 21, 6).

E. I.-V.

Il y a ainsi des messages théologiques très complexes exprimés en très peu de mots dans les inscriptions.

R. F.

Oui, c'est tout un monde. J'ai relevé toutes les citations bibliques présentes dans les inscriptions parce que les gens ne les connaissent pas bien. Il y a aussi l'index des références liturgiques. J'ai fait la liste des calices que je connais avec inscription, il y en a 190 ! Il faudrait ajouter les couronnes de lumière, les autels portatifs, les patènes... Tout cela fait partie de l'histoire et de l'histoire de l'art, mais cela fait aussi partie de l'épigraphie médiévale et de l'apport de l'épigraphie.

E. I.-V.

Il faut avoir une vraie connaissance de la Bible, de la liturgie, de la théologie, et pour nos étudiants aujourd'hui c'est compliqué. Cela peut être une vraie barrière : comprendre la liturgie médiévale, c'est difficile.

R. F.

Il faut acquérir cette culture. Je dois être un des seuls qui travaillent sur la patrologie latine. Il faut regarder de près tous ces ouvrages qui peuvent être rébarbatifs.

B. F.

Est-ce que les autorités religieuses s'intéressent à votre travail ?

R. F.

Non, il n'y a pas de lien ; ce sont deux mondes séparés, mais ils ont tort.

E. I.-V.

Un certain nombre de vos articles sont intitulés « épigraphie et... » une autre discipline (paléographie, liturgie, iconographie, lexicographie, théologie). Vous avez toujours cherché à placer l'épigraphie au carrefour des autres champs disciplinaires des sciences humaines. En quoi cette mise en relation vous a-t-elle permis de mieux définir les inscriptions, leurs fonctions, les frontières du corpus ?

R. F.

C'est en fait le résultat des cours que je donnais et qui changeaient chaque année.

B. F.

Pourriez-vous nous dire quelques mots sur votre dernier ouvrage qui est consacré à la Bible¹⁷ ?

R. F.

J'avais déjà fait un index des formules bibliques, destiné à mes propres recherches mais qui pouvait servir à d'autres. Dans cet ouvrage, j'ai relevé vraiment tout ce que j'ai trouvé dans toutes les collections, c'est la richesse de Poitiers que d'avoir toutes ces collections épigraphiques. J'ai constaté que presque tous les livres de la Bible sont cités dans les inscriptions. Je suis arrivé à 1600 versets de la Bible cités dans les inscriptions du Moyen Âge. Parfois, une seule fois ; mais parfois des dizaines et des centaines de fois. J'ai développé dix-neuf citations qui m'intéressaient pour en faire un commentaire épigraphique. J'ai montré le dossier à Martin Aurell lui demandant ce qu'il en pensait et il m'a dit qu'il fallait en faire un livre. J'ai ajouté une introduction générale ainsi que des photos et un index. C'était une recherche générale destinée à être utile aux chercheuses et chercheurs ; j'ai fait une recherche plus poussée par intérêt personnel, mais je n'avais pas l'intention d'en faire un livre. Je pourrai écrire encore autant de chapitres que vous voulez.

¹⁷ R. Favreau, *Bible et épigraphie*, Paris, CNRS Éditions, 2024. Voir le compte rendu de Vincent Debais dans ce même numéro.

B. F.

C'est un travail infini, qui montre une dispersion, une propagation du texte biblique. Comment comprendre ce phénomène de circulation ?

R. F.

C'est une culture générale des clercs cultivés et il y a aussi beaucoup de manuscrits qui circulent et qui la transmettent. Il faut connaître les manuscrits, l'histoire de l'art, les inscriptions, la liturgie, la théologie, sinon on ne peut pas saisir la culture de l'époque.

B. F.

Cela ne vous semble-t-il pas vertigineux de penser que bientôt toutes ces collections seront numérisées et que de grands outils de recherche feront que, très rapidement, on pourra faire sortir des questions, des résultats ?

R. F.

Oui, mais je n'envie pas cela. J'envie le fait de partir sur le terrain, dans tous les cas de figure imaginables. Par exemple, prendre les appareils photographiques et puis monter jusqu'à une chapelle où il n'y a pas de route, ou prendre le bateau pour aller dans les îles de Lérins ; toutes ces expériences de contact direct avec le document. Oui, la science avance ; ce sera sans doute plus facile mais peut-être moins gratifiant.